Le Cha ngement

1

—Ba, be, bi, bo, bu...

Pendant que , pour la vingtième fois peut-être, un garçonnet d'une dizaine d'années faisait répéter ces syllabes à trois ou quatre tout petits groupés en un coin, le vieil instituteur, lui, à un tableau noir, expliquait au grand, un problème d'arithmétique.

Par les trois fenêtres de la classe, le soleil entrait à flots jaunes et rutilants. La lumière pénétrait comme poussée par quelque grande force mystérieuse. Et, des tables, du bureau de bois noir blanchi de coups de canif, elle semblait rebondir, jaillir jusque sur le carrelage en losange de briques usées par les pas.

Des cartes géographiques accrochées aux murs avaient des couleurs ternis ; un tableau des poids et mesures plaquait, entre, des cours de noyer et d'étain.

—Ba, be, bi, bo, bu,...

L'une après l'autre des voix aigrelettes d'enfants répétaient toujours ces mêmes choses ; les intonations variaient peu, renonotonie chantante.

Tout à coup, on frappe à la porte.

Les enfants demeurèrent bouche bée, tournant la tête comme à un commandement.

Le vieux maître Estiévat, s'arrachant à ses problèmes, traversa la salle d'école et se dirigea vers la porte. Elle s'ouvrit avant qu'il n'y arrivât. Et dans l'encadrement une haute silhouette de noir parut.

Aussitôt, de banc en banc, un mot de frayeur houla :

—Monsieur l'Inspecteur !

C'était M. l'Inspecteur, en effet.

Malgré qu'il eût une réputation—méritée, d'ailleurs,— de très brave homme, sa venue annuelle ne laissait pas que de mettre les petits élèves dans des transes singulières ; on le craignait à cause de sa fonction d'abord, puis de sa structure géante, de ses habits noirs, de son chapeau haut de forme, coiffure à laquelle on n'était guère accoutumé dans le pays.

Souriant, il saluait le vieux maître qui, lui, s'inclinait respectueusement.

—Ah ! ah ! vous ne m'attendiez pas !...C'est notre devoir à nous d'arriver à l'improviste... l'inspection n'en est que plus sincère !...

—Monsieur l'Inspecteur...

L'instituteur bredouillait, confus, un peu troublé, lui aussi, par cette visite ennuyeuse.

Mais M. l'Inspecteur, tout de suite, le mit à son aise.

Il s'était avancé, enlevant son chapeau qu'il tenait d'une main et balançant de l'autre son grand parapluie, et il disait examinant la classe :

—Bien ! bien !...C'est parfaitement tenu !...Du reste, cela ne m'étonne pas de vous, monsieur Estiévat !

Un sourire flottait sur ses lèvres minces, sous le nez en bec d'oiseau ; à travers les verres des lunettes, ses yeux vifs brillaient.

Maintenant, tous les enfants restaient immobiles, retenant presque leur souffle ; on eût entendu voler une mouche quand M. l'Inspecteur eut fini de parler.

Il prit une chaise dressée vers le tableau noir, s'assit, et :

—Continuez votre classe, monsieur Estiévat, dit-il.

Le vieux maître, tout tremblant, d'une voix qui se cassait par instants, reprit ses explications, et quand ce fut fini, M. l'Inspecteur, à son tour, questionna trois ou quatre élèves qui, malgré leur timidité, lui répondirent convenablement.

—Bien ! bien ! reprit-il...Bon travail, efforts soutenus !...Je suis heureux de le reconnaître une nouvelle fois !

Et regardant bien en face le vieil instituteur :

—Je suis plus heureux encore, mon cher monsieur Estiévat, de vous apporter aujourd'hui une bonne nouvelle. L'inspection académique s'est décidé, sur mes instances réitérées, à vous accorder un changement... un bon changement. Il y a deux communes qui sont à votre choix, deux grosses communes Graucier et Baulay. Vous y doublerez au moins votre traitement actuel.

—Comment !...monsieur l'Inspecteur !...

Le vieillard pâlissait et rougissait tour à tour ; ses yeux clignotaient, tant la surprise pour lui était grande.

—Oui, oui, mon brave monsieur Estiévat, je vous ai obtenu cela !...Vous méritez cet avancement, d'ailleurs...Mais que voisje ? vous ne semblez pas satisfait ?...

—Si, si, monsieur l'Inspecteur, et je vous remercie...

—Il n'y a pas de quoi. De bons instituteurs comme vous ne sauraient être trop encouragés et recompensés. Je ne comprends même pas qu'on vous ait laissé si longtemps dans ce trou de pays. Car il y a longtemps, n'est-ce pas, que vous êtes ici ?

—C'est ma première commune, monsieur l'Inspecteur ; voilà vingt-cinq ans que j'y suis arrivé '

—Oui, vous êtes un modeste, un travailleur, et comme vous n'avez jamais réclamé, sans doute on vous a oublié. Heureusement que cette fois l'injustice sera réparée. Eh bien ' monsieur Estiévat, vous allez réfléchir. Je descends jusqu'à Varigney et je repasserai ce soir. Vous me ferez alors connaître le nom de la commune qui vous plaira le mieux. Et dans huit jours, croyez-moi, votre nomination sera faite.

—Oui, oui, monsieur l'Inspecteur.

Celui-ci cordialement, avait pris la main de l'instituteur et il le saluait.

Les enfants se levèrent ; il leur sourit amicalement, fit de la tête un geste paternel pour les inviter à s'asseoir.

Puis, il sortit.

11

Maintenant, le vieux maître allait et venait, le front plissé.

Ses cheveux blanchissants formaient une auréole autour de sa grosse tête qu'il balançait lentement.

Et à voix haute, il traduisait ses pensées aux enfants qui le regardaient étonnés :

—Mes petits !...mes pauvres petits !... il me faut vous quitter !...m'en aller de ce pays que j'habite depuis vingt-cinq ans, qui est presque le mien à présent, où je n'ai jamais trouvé que bon accueil !...Oui, je serai augmenté ; je pourrai m'accorder plus de douceurs qu'ici, où je n'avais vainement guère que pour ma vie très-stricte...Ce sera mieux, pour mes vieux jours... Mais ce n'est pas gai tout de même !...Mes pauvres petits, qu'allez vous devenir ?

Il ne songeait plus, dans son désarroi d'âme et de pensées, qu'un autre serait nommé à sa place pour instruire les enfants.

Ceux-ci le regardaient, étonnés, et même les plus moqueurs, les plus indisciplinés, n'osaient rire ou se pousser du coude entre eux.

Il poursuivait :

—Je vous ai vus petits, tous ! Comme à ceux qui vous ont précédés ici, dans cette classe, et dont beaucoup sont des hommes à présent, je vous ai enseigné le plus que j'ai pu de choses utiles. Je m'intéressai à vous, aux travailleurs comme aussi à ceux moins doués ou aux mauvaises têtes. Mes chers enfants, mon plaisir le plus grand, mon seul bonheur, a toujours été de faire de mes élèves des hommes, de leur préparer aussi droit et aussi facile que possible le chemin de la vie. De vos aînés, je n'ai plus à m'inquiéter, mais de vous il n'en est plus de même. Ah ! mes petits, je voudrais encore rester ici et vous consacrer, à vous que je connais, mes dernières années !

Il y avait comme des soupirs qui coupaient par instants sa voix, la rendaient saccadée, angoissée.

Longtemps il alla encore de long en large à travers la classe. Le soleil s'était élevé. Ses rayons arrivaient plus intenses et plus forts encore, pénétraient par les fenêtres en gerbes d'or étincelantes. Des mouches voletaient dont le bourdonnement monotone troublait le silence aux minutes où le vieil instituteur ne parlait plus.

Pourtant, onze heures sonnèrent. C'était la fin de la classe. Il fallait donner la liberté aux bambins, les laisser échapper par la porte vers la rue, dans des cris, comme une nichée de moineaux.

111

Le maître gagna sa cuisine. Vieux garçon, n'ayant jamais pris de servante,—son traitement moins que modeste ne lui permettait pas ce luxe,—il préparait lui-même ses repas. Oh ! il avait vite fait, d'ailleurs ! Les menus n'avaient rien de compliqué. Des pommes de terre, des œufs, des champignons aux époques où ils poussaient—et où il pouvait aller, le jeudi et le dimanche, les chercher à travers bois,—du fromage et des fruits. Et il était satisfait de sa frugalité, se portant bien, robuste, en parfaite santé.

Mais, ce jour-là il ne put rien préparer. Il ne se sentait pas disposé à manger. Ce qui lui arrivait, cette nouvelle qui tombait sur sa vie, l'assommait presque par son imprévu.

Il aurait dû en être heureux, pourtant. On reconnaissait en haut lieu ses bons services. On savait qu'il s'était consacré exclusivement à la parfaite instruction primaire de ses petits élèves. On le remerciait et on le récompensait en lui accordant, avec un traitement supérieur, une commune beaucoup plus riche où l'existence serait dix fois plus agréable qu'en ce village éloigné, perdu.

Oui, il aurait dû s'en enorgueillir, être très-satisfait.

Evidemment, son amour-propre, celui qui sommeille au fond de nous tous, quelque effacés et philosophes que nous puissions être, était flatté ; mais quant à dire qu'il éprouvait une satisfaction de cette nouvelle, c'était autre chose !

Il sortit pour gagner son jardinet ; dehors il se butta à un vieux paysan.

—Comment ! monsieur Estiévat, nos enfants disent que vous avez votre changement, que vous allez nous quitter ! Mais ce n'est pas possible cela ! Que deviendrons nous ?

—Oui, mon brave Nicolas, c'est vrai : on me change !

—Et ça ne vous fait pas de peine ? Tout le monde ici va être désolé, ma parole ! C'est un vrai malheur !

—Moi aussi, j'ai de la peine, Nicolas !

Tête baissée, il s'éloigna pour ne pas laisser voir le chagrin qui lui contractait soudain le visage.

Tout le jardinet était en fleurs. Des bordures de rosiers dressaient leurs boutons qui s'ouvraient. Des œillets en corbeilles s'épanouissaient, essaimaient de grisantes senteurs. A côté, des tulipes jaunes et rouges balançaient doucement leurs calices de satin. Dans les carrés, des légumes grandissaient. Et, au fond, vers une encoignure des murailles tapissées de mousse, un prunier arrondissait sa tête pareille à une grosse boule de verdure.

Tristement, le vieux maître regarda ces choses. Elles faisaient toutes partie de sa vie. Depuis vingt-cinq ans, pas un jour peut-être il n'avait manqué de venir faire un tour dans son jardin. Même la neige, l'hiver, ne l'arrêtait pas.

Et ce qu'on entrevoyait de là lui était familier. A droite, la maison des Massenot, une grande bâtisse de ferme ; en haut, la rue, la fontaine ; à gauche, les étables de Nicolas, le cultivateur voisin. En bas, au fond, les champs, la descente verte jusqu'au vallon, coupée soudain d'un côteau de chaumes barrant l'horizon.

Ainsi, il ne verrait plus cela bientôt ! Il quitterait cette maison d'école, ce jardinet, ce pays, pour une autre maison d'école, un autre jardinet, un autre pays ! Il lui faudrait charger les quelques pauvres meubles qui constituaient tout son avoir sur une charrette et s'en aller les conduire ailleurs ! Sans famille, il avait rêvé souvent que son dernier sommeil se ferait paisible, en un coin du petite cimetière voisin, très joli et presque gai sous les arbres, pareil à un jardin. Et il porterait ses os ailleurs, en une terre triste et morne !

Assurément, il aurait des élèves, meilleurs peut être que ceux qui avaient été siens jusqu'alors. Ce seraient des fils de paysans riches, au lieu de petits pauvres. Mais ces petits pauvres-là lui plaisaient. Il savait la façon de les conduire, de les élever. Son modeste savoir était suffisant pour eux. On trouvait bien ce qu'il faisait. En serait-il de même dans le bourg qu'on lui proposait ?

Et puis, surtout, malgré qu'il ne voulût peut-être pas se l'avouer à lui-même, ce qui l'ennuyait particulièrement, c'était cela : laisser ses écoliers à un autre ; il avait commencé leur éducation, il ne comprenait pas qu'un collègue pût bien l'achever !

Enfin, la pensée de s'habituer à des visages nouveaux de ne plus voir les anciens, le chagrinait également.

Par minute, des bouts de phrases sortaient de ses lèvres :

—Non, non, ne pas partir !... Mais qui sait ?...mauvaises notes...réprimandes !...Ah ! quel ennui ! quel ennui !

1V

A une heur, il sonna sa cloche, reprit sa classe ainsi qu'à l'ordinaire. Pas un des bambins ne broncha. On eût dit qu'ils s'étaient imposé la consigne de ne pas troubler ni tracasser le vieux maître, lis le voyaient contrit, et eux-mêmes, malgré l'insouciance de leur âge, avaient déjà un vague sentiment de la tristesse des séparations.

—Ba, be, bi, bo, bu,...

Les tout jeunes répétèrent à nouveau ces syllabes auxquelles il en fit ajouter d'autres ; pour les plus grands, il continua, au tableau, après la leçon de géographie devant les cartes, la leçon d'arithmétique.

A deux heures et demie, M. l'inspecteur revint, toujours souriant.

Il assista encore à la classe, interrogea à nouveau quelques-uns des bambins, puis prit le maître à part.

—Eh bien ! cher monsieur Estiévat, avez-vous réfléchi à ma proposition de ce matin ? Je viens prendre votre réponse. Quel bourg choisissez-vous ?

—Monsieur l'Inspecteur, fit le maître d'école...monsieur l'Inspecteur...

Il balbutiait.

—Allons ! pourquoi ne me répondez-vous pas franchement ? Ne seriez-vous pas content ? Que vous faut-il donc alors, sacrebleu ?

D'un caractère violent, bien que très bon homme, comme nous l'avons dit, M. l'inspecteur déjà se fâchait devant l'indécision incompréhensible du vieux maître.

—Je vais vous dire...Monsieur l'inspecteur me pardonnerez...Mais je ne m'attendais pas à pareille proposition...Je n'y étais pas préparé...Cela m'a donné un coup...

—On se remet vite d'un coup qui apporte le bonheur, que diable !

—Oui.. Mais c'est que, monsieur l'inspecteur, je ne sais pas vraiment si je suis digne de l'honneur...Je ne le crois pas.

—Comment ! après une vie exemplaire, on vous offre une récompense et vous prétendez que vous ne la méritez pas ! Mais vous méritez vingt fois mieux, selon moi, que ce que l'on vous accorde ! Et vous refusez ! C'est la première fois que je vois cela, sacredié ! Il y a sans

(Suite à la 3ème. page)

Les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine guérissent les douleurs dans le dos et le mal de rognons chez les femmes.

Nous publions aujourd'hui le témoignage, le portrait et l'adresse de trois Dames qui souffraient beaucoup du mal de rognons et de douleurs dans le dos, qui avaient cherché à se guérir depuis longtemps, n'avaient pu trouver de soulagement nulle part, ont pris les **Pilules Rouges** avec soin et persévérance et veulent faire connaître aux Dames qui souffrent, le bien que leur a fait ce merveilleux remède.

Voici ce que dit MADAME CREVIER :

" J'ai pris les **Pilules Rouges**, pour un mal de rognons et des douleurs dans " le dos dont je souffrais depuis longtemps, qui étaient causés chez moi par un " dérangement. J'étais tellement affligée qu'il m'était impossible de travailler. " Mon estomac me faisait mal. J'avais des battements de cœur et je souffrais " aussi du mal de tête. Il se passait à peine de journée sans que je fusse " obligée de me coucher.

" La troisième boîte de **Pilules Rouges** que je pris me donna du soula- " gement. Après en avoir pris pendant trois mois, je suis parfaitement guérie " de mes maux. Aujourd'hui, j'ai cessé de prendre les **Pilules Rouges** " depuis longtemps et je suis encore très bien. Leur effet a été permanent.

" DAME EUGÈNE CREVIER,

" Abestos, Richmond,

Québec."

Nous conseillons aux femmes qui souffrent du mal de rognons et qui sont constipées de se servir aussi des **Tablettes Purgatives** de la **Cie Chimique Franco-Américaine**, car elle nettoient les intestins, et aident beaucoup l'effet des **Pilules Rouges** sur les femmes constipées. Prix 25 cents.

Voici ce que dit MADAME BIBEAU :

" Je souffrais depuis deux ans de douleurs occasionnées par la naissance de " mon dernier bébé. J'avais des douleurs dans le dos, dans les jambes et j'étais " à peine capable de marcher. Mon urine me donnait beaucoup de trouble " et me faisait bien souffrir. J'avais toujours les membres engourdis. Mon " estomac me faisait mal et j'avais souvent des étourdissements.

" J'ai pris les **Pilules Rouges**, et après en avoir pris six boîtes, j'ai " commencé à avoir du soulagement et au bout de quelques semaines, j'étais " complètement guérie. Je suis maintenant en parfaite santé, mais de temps " en temps je prends une boîte de **Pilules Rouges**, car elles soutiennent " mes forces.

" DAME ELZÉAR BIBEAU,

" Jenesee, Idaho."

Un emplâtre préparé par la **Cie Chimique Franco-Américaine**, appliqué sur les reins, pour les femmes qui souffrent du mal de rognons, soulagera toujours beaucoup les douleurs et il devrait être employé par toutes celles qui souffrent de ces maux. **Prix 25 cents.**

Voici ce que dit MADAME TRUDEL :

" Je vous demande pardon si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre vous " informant de ma santé, mais je voulais voir si la guérison que j'avais obtenue " par vos bons soins et les **Pilules Rouges**, allait être permanente. Je vois " aujourd'hui avec plaisir que je suis très bien et que je vais rester bien encore, " car je viens de faire dernièrement mon ménage, j'ai travaillé fort et tout cela " sans douleur et sans fatigue.

" Comme vous le savez, j'ai souffert depuis 17 ans du mal dans le dos, dans " les côtés, sans pouvoir jamais trouver de soulagement nulle part.

" Les **Pilules Rouges** sont le seul remède qui ait pu me faire du bien et me " guérir. La faiblesse générale était la cause de ma maladie et les " **Pilules Rouges** m'ont donné des forces et ont fait disparaître mes " maux.

" DAME JOS. TRUDEL,

" Ste-Geneviève,

Champlain, P. Q."

Le mal de rognons et les douleurs dans les reins sont presque toujours causés par un DERANGEMENT, et les **Pilules Rouges** pour les Femmes Pâles et Faibles en guérissant ce DERANGEMENT, guérissent aussi toutes les douleurs qu'il cause.

AVIS A NOS PATIENTES. **Nous attirons votre attention sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr. Coderre de tous nos remèdes. Nos PILULES ROUGES, seront donc connues à l'avenir sous le nom de : PILULES ROUGES de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.**

Pour le plus grand intérêt de nos patientes, nous avons cru faire ce changement, elles devront donc comme par le passé, et plus que jamais, exiger que le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, soit sur chaque boite, c'est le seul moyen d'avoir les véritables PILULES ROUGES et de se guérir rapidement. Elles devront refuser comme imitation, toutes PILULES ROUGES vendues de porte en porte et aussi celles vendues au 100 ou à 25c. la boite.

FAC-SIMILE DU PAQUET.

Le papier est blanc imprimé en encre rouge.

Nous invitons aussi nos patientes à venir voir les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, si elles désirent avoir plus de renseignements sur leurs maladies ou sur le mode d'emploi des PILULES ROUGES, ou de leur écrire ; les consultations, personnelles ou par lettres données par nos Médecins sont absolument gratuites et ne pourront manquer d'être utiles aux femmes qui souffrent et veulent se guérir. Nos PILULES ROUGES se vendent 50c la boite ou 6 boites pour $2.50, envoyées par la malle au Canada et au Etats-Unis sur réception du montant.

Adressez vos lettres comme suit :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Méd. No. 274 RUE ST-DENIS, MONTREAL.